

EXPLORATIONS
CHEZ
LES SAUVAGES DE L'INDO-CHINE
A L'EST DU MÉKONG

Par le docteur PAUL NEIS

Médecin de 4^e classe de la marine¹.

Les frontières de l'est et du nord de la Cochinchine française étaient naguère encore l'une des contrées les plus inconnues de l'Indo-Chine. Ces pays, habités par des peuplades sauvages entièrement différentes des Annamites, n'avaient été parcourus que par quelques chasseurs d'éléphants, qui ne s'étaient jamais aventurés très loin et n'avaient point fait leurs itinéraires.

Je résolus d'entreprendre l'étude de ces populations appelées Moïs ou sauvages par les Annamites, et peu après mon arrivée en Cochinchine, je partis en mai 1880, pour explorer le pays compris au sud de la Cochinchine entre Baria et la province annamite du Binh-thuan.

La saison était très avancée, aussi n'était-ce là qu'un voyage d'essai pour me préparer à d'autres explorations. Pendant un mois je vécus chez les Moïs de Baria, m'habituant pour la premières fois à la vie des bois, me rendant compte de la manière de voyager dans ce pays et prenant tous les renseignements sur les préparatifs que j'avais à faire et les objets d'échange que je devais emporter pour entreprendre un voyage de plus longue haleine.

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 7 juillet 1882.
— Voir la carte jointe à ce numéro.

Ren 1944h12

Aussitôt la saison sèche établie, je me remis en route; je voulais parcourir tout le pays compris à l'est entre notre colonie et l'Annam, puis, arrivé au nord de la Cochinchine marcher vers l'ouest jusqu'au cours du Donnaï. Ce fleuve qui passe à Bien-hôa, traverse toute la colonie et la rivière de Saïgon n'en est qu'un affluent. A une quarantaine de kilomètres de Bien-hôa se trouvent de grands rapides qui arrêtent la navigation et à peu de distance de ce point le cours du fleuve était entièrement inconnu. On ignorait ses sources, et les hypothèses basées sur les indications données par les Annamites étaient contradictoires; les uns assuraient que le Donnaï provenait d'un grand lac, d'autres le considéraient comme une branche du Mékong. Devant ces incertitudes, M. le Myre de Vilers, gouverneur de la Cochinchine, m'engagea à remonter le fleuve le plus haut possible et à m'efforcer d'avoir des renseignements précis sur son cours supérieur.

Le 5 novembre je partais de Baria, j'étais accompagné de deux miliciens annamites, d'un Cambodgien qui me servait d'interprète annamite et d'un domestique, ancien *doi* ou sergent annamite qui me servait d'interprète pour la langue moi. Mes bagages tenaient dans douze petites caisses pouvant au besoin être portées par des hommes, ils formaient au départ la charge de deux charrettes à buffles. C'est dans ce simple équipage qu'il faut voyager en Indo-Chine; point n'est besoin d'un personnel nombreux ni de grandes provisions. Chez tous ces sauvages, on voyage en se faisant annoncer d'avance et il est inutile d'essayer de pénétrer de force dans le pays des Moïs libres; quand ils ne viennent pas d'eux-mêmes au-devant de vous, on peut être certain qu'ils prendront tous la fuite à votre approche en abandonnant leurs cases pour se cacher dans les bois; il faut alors changer de route, car tous les villages suivent l'exemple du premier et font le désert autour de vous.

Le pays que je parcourai d'abord, à l'est de la province de Baria, est en grande partie couvert de forêts coupées par d'immenses clairières que les habitants ont formées en mettant le feu à la forêt. C'est leur seul mode de défrichement, ils abattent les arbres au commencement de la saison sèche, y mettent le feu quelques mois après et au commencement de la saison des pluies ils sèment le riz dans les cendres.

Le même champ peut donner une récolte pendant quatre ou cinq ans; au bout de ce temps le sol est épuisé, les Moïs vont construire plus loin leurs légères cabanes et continuer leur œuvre de destruction. Le sol s'élève peu à peu jusqu'à la montagne appelée Nui Chua-chang, de nombreux cours d'eau tous guéables excepté le Song Ray arrosent cette contrée. Les Moïs nous reçurent fort bien, malheureusement nous étions partis un peu trop tôt, la forêt était encore inondée, nous étions dévorés par les petites sangsues, et dès le troisième jour je fus atteint, ainsi que deux de mes hommes, de la fièvre des bois qui, malgré tous les traitements, revint désormais à intervalles irréguliers nous arrêter de temps en temps pendant ce voyage.

Au pied du Nui Chua-chang je rencontrais la première difficulté au village de Tratan: Le chef de ce village me déclara qu'il était impossible de continuer mon voyage vers le nord, il fallait retourner sur nos pas. Le village le plus proche dans la direction que nous voulions suivre était Voduoc; le chef de village nous dit qu'il se trouvait à plusieurs jours de marche et qu'il y avait si longtemps qu'ils n'avaient eu aucune relation avec ce village que l'on ne pourrait retrouver la route. J'étais cependant encore ici chez des Moïs soumis à la France au moins nominalement.

Bien décidé à poursuivre ma route, je répondis au chef de village que j'avais des vivres pour trois mois et que je resterais chez lui jusqu'à ce qu'il ait trouvé une route praticable; trois jours après nous étions en route pour Voduoc.

chutes et de rapides infranchissables aux pirogues et après quelques kilomètres j'étais obligé de reprendre la voie de terre sur la rive droite du Da Lagna. Ici les routes manquent complètement, les habitants très clairsemés ne possèdent plus de charrettes à buffles et il faut faire porter ses bagages à dos d'hommes. Le pays compris entre le Da Lagna et les montagnes de Krontouc au nord est un véritable pays à éléphants, jamais je n'ai vu ces animaux aussi nombreux à l'état sauvage; on aperçoit partout des traces de leurs passages et les deux nuits que j'ai passé à Caocang ont été troublées par un troupeau d'une vingtaine de ces animaux qui est venu se baigner et se vautrer dans un marécage situé à trois cents mètres de notre case. Les Moïs de Caocang ont d'ailleurs une grande vénération pour les éléphants; comme je voulais la seconde nuit me mettre à l'affût dans un arbre, ils me supplièrent de n'en rien faire, me disant que si je tuais ou même si je blessais un éléphant le riz ne pourrait plus mûrir dans leur pays. A peu de distance de Caocang, j'ai visité un vaste bloc de granit noirci par les lichens et affectant la forme d'une meule de foin. Ce rocher appelé Da Bakua dont les Moïs ne s'approchent jamais et dont ils ne parlent qu'avec crainte a pour fonction de protéger les éléphants et de faire mûrir le riz. En approchant de Donnaï, le pays s'élève un peu; nous suivons enfin des terrains argileux et inondés; il est plus habité et la végétation change d'aspect, on y trouve un grand nombre d'immenses palmiers à sucre (*borassus flatulli furmis*), arbres très précieux pour les indigènes.

Nous arrivons sur le bord du Donnaï, un peu au-dessus du confluent du Da Lagna; près de ce confluent, sur l'autre rive du Donnaï se trouve une île habitée par un ancien mandarin annamite, Tong Heù qui s'y était réfugié après la conquête française; depuis ce temps il fait du commerce avec les Moïs du haut Donnaï et il est rentré en relations avec l'administration de Bien-hoa; je comptais sur lui pour

sonne dans le village, tous les habitants sont en fuite. Je soupçonne aussitôt une trahison de la part de Thoï, je lui déclare que désormais il est mon prisonnier et qu'au lieu de partir il va avec son domestique nous aider à pagayer dans les pirogues et à remonter le Da Hué. J'ai eu plus tard occasion de repasser dans ce village de Blate avec le lieutenant Septans, et j'en appris que Thoï avait réquisitionné les habitants en mon nom, leur ayant dit que je voulais mettre le feu au village, s'ils ne me fournissaient des cornes de rhinocéros et c'est lui qui les avait engagé à s'enfuir. Je fais immédiatement ramasser toutes les pirogues du village j'envoie le Doï Van et un milicien enlever toutes les armes que les Traos avaient laissé dans leurs cases. Ils avaient emporté toutes leurs arbalètes, mais nos hommes rapportèrent une trentaine de haches de guerre et de piques. J'étais sur un cours d'eau navigable, ayant un nombre suffisant de pirogues et je pouvais toujours, en me laissant aller au courant, revenir à Ta-lay où je savais trouver une réception hospitalière; aussi je résolus de ne pas renoncer à poursuivre ma route vers le nord-est. Quand Thoï vit que j'étais bien décidé à abandonner au besoin la moitié de mes bagages pour remonter le fleuve et à le retenir de force, il me proposa la combinaison suivante : il retournerait à Ta-lay avec un milicien, exposerait mon aventure aux notables de ce village et les engageait à venir me chercher; une fois les gens de Ta-lay arrivés je saurais bien les engager et au besoin les contraindre à me conduire jusqu'à la route du Binh-thuan si elle existait. Il fut convenu qu'il partirait le lendemain au point du jour accompagné d'un milicien en qui j'avais toute confiance. Je fis mes préparatifs pour me garder la nuit. On allume de grands brasiers tout autour de notre case, j'établis une garde et moi-même je ne dormis que fort peu, m'attendant à chaque instant à une alerte.

La matinée du lendemain ne se passa pas sans inquiétude.

Thoï et le milicien étaient partis et je doutais de la réussite de leur projet, puis je craignais que Thoï ne s'ensuit abandonnant mon milicien qui n'aurait pu me rejoindre seul et je me reprochais d'avoir exposé ce brave homme; cependant l'intérêt de Thoï me répondait de lui, j'avais gardé sa pactille et son domestique et je lui avais promis que si je pouvais continuer mon voyage non seulement je lui pardonnerais mais encore il recevrait 10 piastres de plus que le prix, convenu. L'après-midi, je fus bien heureux de voir trois petites pirogues remonter le Da Hué, chargées de mes deux hommes et de cinq Moïs qu'ils étaient parvenus à m'amener. Nous embarquons immédiatement tous les bagages dans quatre pirogues et je fais expliquer aux Moïs que ce n'est pas pour retourner chez eux que je les ai fait venir, mais pour me montrer la route et nous aider à pagayer dans les pirogues, je leur promets qu'ils seront bien payés et que je ne les garderai que quelques jours.

Ils voulaient protester, mais je les avais distribués dans les différentes pirogues, et en nous voyant tous nous mettre à pagayer, ils firent comme nous. Avant le départ, je fis placer sur le rivage, à côté de notre case, toutes les armes enlevées au village de Blate et à côté je plaçais une bonne quantité de sel, de fil de cuivre et de cotonnade pour payer les vivres dont les notables nous avaient fait cadeau; je voulais leur montrer aussi que je n'étais venu chez eux dans aucune mauvaise intention. Dans la première journée nous rencontrâmes trois petits villages complètement désertés; les habitants se donnaient le mot et faisaient le vide devant nous. Le soir, nous nous arrêtons à un grand village également désert; nous avions fait peu de route, car le cours du Da Hué est encombré de rochers et il nous fallait souvent nous mettre à l'eau pour porter les pirogues. Pour passer la nuit, je fis, non sans résistance de la part des Moïs, hisser les pirogues à 20 mètres de la rive et plaçant mes cinq Moïs au fond d'une maison, je m'établis à la porte pour les

logé de prendre ses observations de 10 minutes en 10 minutes sur la direction et l'évaluation de la route. Nous nous approchons ici de chez les Stiengs, et ceux-ci en rapports constants avec les Laotiens viennent de temps en temps chez ces Late faire des razzia pour procurer des esclaves aux Laotiens. Les Late ne connaissent d'autres moyens de défense que de couper les sentiers, d'y planter des bambous acérés qui doivent blesser les pieds nus des ennemis et de semer des chausses-trapes ; leur plus sûre défense est encore la fuite, ils se cachent dans les bois et n'essaient pas de se défendre contre des gens armés de fusils.

Il est étrange que dans cette contrée où les habitants se montrent si lâches contre les hommes, on trouve les plus intrépides chasseurs. Armés de leur simple pique, ils attaquent l'éléphant et le rhinocéros. Pour chasser l'éléphant, ils commencent par faire une cérémonie qui a, croient-ils, le résultat de les rendre invisibles à l'animal ; puis il vont de nuit l'attendre dans le sentier qu'il suit pour aller boire et lui plongent la pique dans la gueule. C'est du moins ce que m'ont raconté plusieurs chefs de villages. Les Traos de cette région paraissent plus religieux que les autres, ils n'ont pas plus qu'eux de temple, d'idoles ni de prêtres, mais on trouve ici quelques fétiches, des morceaux de racines, des dents de singes, etc., qu'ils portent au cou, moins par ornement que pour éloigner les mauvais esprits. A Psré, le fleuve se dirige vers le sud et nous entrons dans une autre tribu, celle des Shop dont les mœurs diffèrent aussi légèrement ; ainsi, au lieu de vous saluer en se prosternant la poitrine à terre, et les mains jointes élevées au-dessus de la tête, comme le font encore les annamites ; les Shop en offrant la bière de riz et les trois œufs sur le bol de riz, se mettaient simplement à genoux, et levant les mains jointes au-dessus de leur tête, il les séparaient et les abaissaient en se frottant les joues avec la paume de la main. Les Shop ex-

posés aussi aux invasions des Stiengs et des Laotiens sont très défiants. On ne peut s'avancer que très prudemment dans les sentiers et il faut toujours se faire précéder d'un homme qui vous montre tous les pièges dont sont semés les chemins. Les villages cachés au fond des bois et placés sur des collines sont protégés par des abattis d'arbres. On y arrive par des sentiers étroits et tortueux, semés de chausses-trapes, et on n'y peut pénétrer qu'après avoir franchi deux fortes portes formées de gros madriers. Les Shop sont relativement riches, ils ont des greniers où ils amassent dans les bonnes récoltes des provisions pour deux ou trois ans, ils sont d'ailleurs très hospitaliers quand on a pu une fois vaincre leur défiance. Chez les Shop comme chez les précédents nous trouvons un instinct religieux assez développé; près de Psré, dans un endroit où le Donnaï coule en rapide, et où il a quarante mètres de large et plusieurs mètres de profondeur, il nous fallait passer le fleuve; les habitants ne possédaient pas de pirogues et ils fabriquèrent deux petits radeaux avec des bambous assemblés par du rotin; mais avant de nous confier nous et nos bagages à ces périlleuses embarcations, les notables se mirent à genoux devant le fleuve, offrirent les trois œufs sur un bol de riz et un jeune poulet; on fit cuire le riz et le poulet, et l'on jeta à l'eau quelques grains de riz cuit et un peu de la chair de poulet; c'était pour nous procurer un heureux présage. Le soir même, arrivés au campement, nous fûmes assaillis par un violent orage; dès que le tonnerre commença à gronder, les deux chefs de villages qui nous accompagnaient prirent un petit bambou pointu et faisant une fente à l'une des extrémités, ils y placèrent quelques-uns de leurs cheveux et quelques fils de leurs vêtements, ils plantèrent ensuite ces bambous dans l'écorce d'un arbre résineux, les pointes tournées vers l'orage. Dans ces deux cas ce nous paraissait être au fleuve lui-même et à l'orage que s'adressait ce culte plutôt qu'à la force qui les régit, il est d'ailleurs assez diffi-

cile de se faire une opinion sur ce sujet chez des peuplades aussi sauvages.

Continuant à descendre vers le sud nous quittons les Shop, pour parcourir un pays presque désert; les habitants font partie de la tribu Thioma, mais ils n'ont aucune relation directe avec les marchands annamites ou autres; pour n'avoir aucun objet d'échange à demander aux voisins ils ne se servent pas de sel et assaisonnent leur riz avec de la cendre de bambous. C'étaient là les terribles Lacang-dong que les riverains du Da Hué craignaient tant; ils nous reçurent assez mal d'ailleurs, ne nous fournirent des porteurs qu'avec répugnance et je sentais bien que sans Patao je n'aurais jamais pu m'introduire chez eux. Ils faisaient quelques amitiés à Patao, mais lui demandaient pourquoi il amenait avec lui ces hommes blancs à longue barbe; notre interprète chinois ne les étonnait pas moins que nous autres et ils regardaient avec surprise la longue queue qu'il portait sur la tête. Nous approchions du terme de notre voyage, on se serait cru à mille lieues des pays civilisés et nous n'étions qu'à huit jours de Saïgon.

Le 12 au matin les Traos du Da Hué avertis viennent nous chercher. Le chef du village de Blate, qui m'avait abandonné quelques semaines auparavant, me voyant revenir avec Patao, ne savait quelle contenance tenir. Il s'excusa sur les exigences de Thoï, fit ce qu'il put pour faire oublier sa défection et me promit désormais de bien recevoir tous les blancs qui remonteraient le fleuve; il ne paraît guère avoir tenu sa promesse, puisque les dernières lettres du lieutenant Gautier, qui parcourt en ce moment ces pays, nous informent qu'il n'a pu rencontrer le Da Hué et qu'il continue son voyage en se dirigeant vers l'ouest; mais cela doit provenir de la rivalité qui existe depuis longtemps entre le Tang Heu, qui protège les Moïs de Kien et Patao, qui a autorité sur le Da Hué. De Blate nous descendons le fleuve, jusqu'à Kien; puis après deux jours de route dans la forêt qui longe le